

Études littéraires



Poésie et pensée

Fernand Couturier

Volume 9, numéro 3, décembre 1976

Littérature et philosophie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500419ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500419ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Couturier, F. (1976). Poésie et pensée. *Études littéraires*, 9(3), 579–594.
<https://doi.org/10.7202/500419ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

POÉSIE ET PENSÉE

fernand couturier

On voudrait un exposé sur la « conception heideggérienne des rapports entre philosophie et poésie ». Un tel thème n'existe pas dans l'œuvre de Martin Heidegger, du moins pas au niveau de l'explicitation. Mais même si on pouvait y déceler des éléments cachés capables de mettre un discours en train sur la philosophie et la poésie, on ne serait guère plus avancé car on s'aiguillerait sur une voie périphérique qui ne conduit pas au cœur de la pensée heideggérienne, là, seulement, où on a des chances de retrouver quelques paroles essentielles relativement au thème proposé.

Pourtant Heidegger passe souvent pour un philosophe-poète; et on sait quelles critiques et quels reproches lui furent adressés pour cette raison de la part de la philosophie « sérieuse ». Il devrait donc y avoir dans son œuvre quelque chose qui concerne les rapports de la philosophie et de la poésie. Et on en trouve effectivement aussitôt que l'on remplace « philosophie » par « pensée ». Pensée et poésie, *Denken and Dichten*, ce fut le titre d'un cours, non encore publié, offert à l'Université de Fribourg en Brisgau pendant le semestre d'hiver 1944-45. Poésie et pensée, *Dichten und Denken*, fut aussi le titre d'une conférence donnée au Burgtheater de Vienne le 11 mai 1958, et qui est maintenant publiée dans *Unterwegs zur Sprache* sous le titre : *Das Wort*, tout comme le poème de Stefan George qu'elle interprète. Pourquoi ne pas employer le mot « philosophie » dans ces titres ? Est-ce caprice ? Est-ce heureuse synonymie qui permit d'éviter un mot qui s'entendait mal à l'époque ? Les deux titres mentionnés ne sont pas ce qu'ils sont ni par un effet de plume, ni par une concession à la mode du jour. Heidegger ne pouvait pas intituler son cours et sa conférence autrement. Car il s'agissait de penser une question primordiale, alors que la philosophie représente un type de pensée qui témoigne d'un oubli congénital de l'originel et constitue le « mauvais

danger » qui menace la pensée¹. Ces deux titres ouvrent la perspective appropriée à l'étude du thème proposé. Car l'entre-deux de *Dichten* et *Denken* constitue l'espace où peuvent s'insérer les questions du sens d'être, d'exister, de vérité et celle, entre toutes fondamentale, du langage; questions que le thème rassemble nécessairement d'une manière ou d'une autre. Mais alors ce n'est plus seulement un cours et une conférence qu'il faut entendre, mais presque toute une œuvre monumentale² qu'il faut relire. Car comme toute œuvre digne de ce nom, celle de Martin Heidegger laisse de partout apparaître l'essentiel. Ce qui, dans un sens, donne au lecteur en quête de cet essentiel la possibilité de commencer un peu n'importe où, car son attention au dire de l'œuvre l'amènera toujours au commencement du sens.

C'est dans cette perspective qu'il est d'abord proposé de lire d'une façon particulièrement attentive trois textes parmi plusieurs autres possibles.

Le premier est tiré de *Aus der Erfahrung des Denkens*, écrit de 1947 qui prend l'allure d'un petit recueil poétique de pensées³.

*Wenn es von den Hängen des Hoch-
tales, darüber
langsam die Herden ziehen, glockt
und glockt. . .*

*Der Dichtungscharakter des Den-
kens ist noch verhüllt.*

*Wo ersich zeigt, gleicht er für lange
Zeit der Utopie eines halbpoetis-
chen Verstandes.*

*Aber das denkende Dichten ist in
der Wahrheit die Topologie des
Seyns.*

*Sie sagt diesem die Ortschaft
seines Wesens.*

*Wenn das Abendlicht, irgendwo im
Wald einfallend, die Stämme umgol-
det. . .*

« Quand, sur les pentes de la haute
vallée, où les troupeaux lentement
s'étirent, ça tinte et tinte. . .

Le caractère poétique de la pensée
est encore voilé.

Où il se montre, il passe longtemps
pour l'utopie d'un entendement à
demi poétique.

Mais la poésie pensante est en vé-
rité la topologie de l'être.

Elle dit à celui-ci le lieu de son dé-
ploiement.

Quand la lumière du soir, plongeant
quelque part en forêt, dore les troncs
d'arbre. . .

¹ *Aus der Erfahrung des Denkens*, Pfullingen, Neske, p. 15.

² Vittorio Klostermann prévoit quelque 70 tomes pour la publication des
« œuvres complètes » de Martin Heidegger.

³ Nous proposons la traduction de ces trois textes, avec l'original allemand
en vis-à-vis.

Singen und Denken sind die nachbarlichen Stämme des Dichtens. Sie entwachsen dem Seyn und reichen in seine Wahrheit.

Ihr Verhältnis gibt zu denken, was Hölderlin von den Bäumen des Waldes singt:

« Und unbekannt einander bleiben sich, Solang sie stehen, die nachbarlichen Stämme. »

Le chant et la pensée sont les troncs voisins de la poésie.

Ils sortent de l'être et atteignent à sa vérité.

Leur rapport donne à penser ce que Hölderlin chante des arbres de la forêt :

« Et ils demeurent inconnus les uns des autres, aussi longtemps qu'ils se tiennent debout, les troncs voisins. »⁴

C'est en tournure poétique ajustée à la nature environnante où a été faite l'expérience de la pensée que Heidegger présente ici la pensée et la poésie comme des parentes voisines, mais cependant étrangères en raison de leur non reconnaissance réciproque.

Le second texte vient de la conférence « *Was heisst Denken ?* » prononcée à la radio bavaroise en mai 1952, à la fin de l'année universitaire où Heidegger avait donné un cours qui portait le même titre.

« Wenn wir es wagen, das dichtende Wort Hölderlins in den Bereich des Denkens einzuholen, dann müssen wir uns freilich hüten, das, was Hölderlin dichterisch sagt, unbedacht mit dem gleichzusetzen, was wir zu denken uns anschicken. Das dichtend Gesagte und das denkend Gesagte sind niemals das gleiche. Aber das eine und das andere kann in verschiedenen Weisen dasselbe sagen. Dies glückt allerdings nur dann, wenn die Kluft zwischen Dichten und Denken rein und entschieden klafft. Es geschieht, so oft das Dichten ein hohes und das Denken ein tiefes ist. »

« Quand nous osons introduire le mot poétique de Hölderlin dans le domaine de la pensée, alors nous devons bien nous garder d'identifier, d'une façon inconsidérée, ce que dit Hölderlin d'une manière poétique et ce que nous nous apprêtons à penser. Le dit de poésie et le dit de pensée ne sont jamais de l'identique. Mais l'un et l'autre peuvent de manières différentes dire le même. Mais ceci n'arrive, cependant, que lorsque la fente entre poésie et pensée demeure pure et bien marquée. Cela advient à chaque fois que la poésie est élevé et que la pensée est profonde. »⁵

⁴ *Aus der Erfahrung des Denkens*, Pfullingen, Neske, pp. 22-25.

⁵ « *What heisst Kenken ?* », dans *Vorträge und Aufsätze*, Pfullingen, Neske, p. 138.

Le troisième est un extrait de la conférence « *Dichten und Denken* » dont il a été question en introduction.

« *Sich das Denkwürdige sagen lassen, heisst—Denken.*

Indem wir das Gedicht hören, denken wir dem Dichten nach.

Auf solche Weise ist: Dichten und Denken.

Was zunächst wie eine Überschrift über einem Thema aussieht:

Dichten und Denken, zeigt sich als die Inschrift, in die unser geschickliches Dasein von altersher eingeschrieben ist. Die Inschrift verzeichnet das Zueinandergehören von Dichten und Denken. Deren Zusammenkunft hat eine lange Herkunft. Wenn wir in diese zurückdenken, gelangen wir vor das uralte Denkwürdige, dem nie genug nachgedacht werden kann. Es ist das selbe Denkwürdige, das den Dichter jäh anblickte, dem er sich nicht versagte, sagend:

Kein Ding sei wo das Wort gebricht. Das Walten des Wortes blitzt auf als die Bedingnis des Dinges zum Ding. Das Wort hebt an zu leuchten als die Versammlung, die Anwesendes erst in sein Anwesen bringt.

Das älteste Wort für das so gedachte Walten des Wortes, für das Sagen, heisst Λόγος : die Sage, die zeigend Seiendes in sein es ist erscheinen lässt.

Dea selbe Wort Λόγος ist aber als Wort für das Sagen zugleich das Wort für das Sein, d.h. für das Anwesen des Anwesenden. Sage und Sein, Wort und Ding gehören in einer verhüllten, kaum bedachten und unausdenkbaren Weise zueinander. Jedes wesentliche Sagen hört in dieses verhüllte Zueinandergehören von Sage und Sein, Wort und Ding zurück. Beide, Dichten und Denken,

« Se laisser dire ce qui mérite d'être pensé, s'appelle — penser.

En écoutant le poème, nous pensons à partir de la poésie.

De cette manière est : poésie et pensée.

Ce qui apparaît tout d'abord comme le titre d'un thème d'étude :

poésie et pensée, se montre comme l'inscription dans laquelle est gravé de tout temps le destin de notre être. L'inscription consigne l'appartenance réciproque de poésie et de pensée. Leur réunion est de provenance lointaine. Quand nous retournons en pensée dans cette provenance, nous parvenons devant ce qui est originellement digne d'être pensé et qui ne peut jamais être assez médité. C'est le même digne d'être pensé qui regarda subitement le poète et à qui celui-ci ne fit pas défaut en disant :

Aucune chose ne serait où le mot fait défaut.

Le règne du mot éclate comme ce qui fait accéder la chose à la chose. Le mot commence à éclairer comme le rassemblement qui amène en tout premier le présent dans sa présence. Le plus ancien mot pour le règne ainsi pensé du mot, pour le dire, s'appelle Λόγος : la dictée, qui, montrant, laisse apparaître l'étant dans son il est.

Le même mot Λόγος est cependant, en tant que mot pour le *dire*, en même temps le mot pour l'*être*, c'est-à-dire pour la présence du présent. Dire et être, mot et chose s'appartiennent réciproquement d'une manière voilée, à peine pensée et inépuisable pour la pensée. Tout dire essentiel écoute en arrière dans cette appartenance réciproque voilée de dire et être, mot et chose. Toutes deux, poésie et pen-

sind ein ausgezeichnetes Sagen, insofern sie dem Geheimnis des Wortes als ihrem Denkwürdigsten überantwortet und dadurch seit je in die Verwandtschaft miteinander verborgen bleiben. »

sée, sont un dire insigne dans la mesure où elles sont livrées au mystère du mot comme à ce qui mérite le plus d'être pensé par elles et qui par là-même demeurent liées entre elles depuis toujours dans la parenté. »⁶

Dans ces trois passages, Heidegger parle à la fois de la poésie et de la pensée. Il y affirme leur rapport ou ce qui les rassemble. Poésie et pensée sont rassemblées en même temps par ce par quoi elles se ressemblent et par ce qui les différencie. De plus Heidegger tente de faire faire l'expérience de la manière dont le rapport entre poésie et pensée est, au sens très actif du terme⁷, ou se déploie. Cependant le langage diffère d'un passage à l'autre à un point tel que la compréhension pourrait être compromise si cette différence n'était pas explicitée, cela au niveau même de l'expression allemande originale, et ne faisait l'objet de quelques commentaires.

Attentif à la parole de Hölderlin et au spectacle de la Forêt Noire qu'il regarde presque en surplomb de sa chaumière, Heidegger présente dans le premier texte, la pensée et la poésie comme des troncs d'arbres voisins qui demeurent inconnus entre eux en tant que troncs, mais qui communiquent cependant par le sol et le ciel. *Singen und Denken sind die nachbarlichen Stämme des Dichtens*. On notera d'abord que les troncs voisins ne sont pas *Dichten* et *Denken*, comme on s'y attendrait, mais bien *Singen* et *Denken* : chanter et penser. Le chant et la pensée sont différenciés comme les troncs voisins de la poésie, du *Dichten*. La langue française est malhabile pour traduire éloquemment tous ces infinitifs allemands qui témoignent d'une tournure de pensée assez voisine de la pensée grecque et qui oblige la pensée française à des distorsions désagréables à l'oreille lorsqu'elle s'avise de ne pas demeurer en reste. Il faudrait traduire ici : Chanter et penser sont les troncs voisins du poétiser. Voulant être fidèle

⁶ « Das Wort », dans *Unterwegs zur Sprache*, Pfullingen, Neske, pp. 237-238.

⁷ Une des clefs principales pour la compréhension de l'œuvre de Heidegger est d'apprendre à voir dans « être » tout ce que la pensée métaphysique lui a opposé d'une façon ou d'une autre, en particulier le devenir, le mouvement.

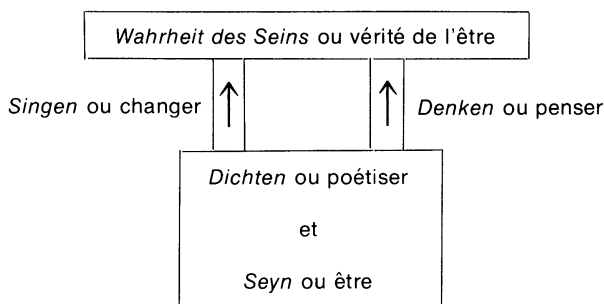
à ce caractère actif et concret de l'infinitif substantivé *Dichten*, André Préau le traduit par « acte poétique »⁸. Du coup, il donne une interprétation métaphysique au texte qui se veut un dépassement de la philosophie traditionnelle comme tous les autres textes heideggériens de cette période, du moins, et il met le lecteur en difficulté. Car, comment chanter et penser peuvent-ils être les troncs voisins de l'acte poétique d'une part, et naître de l'Être, avec une majuscule mise par surcroît, d'autre part ? Car l'acte poétique, selon la compréhension courante, est l'acte du poète. Mais d'après le texte et selon les manières heideggériennes d'associer pensée et poésie ou poésie et pensée, c'est « chanter » qui devrait être l'acte du poète par opposition à « penser » qui serait alors l'acte du penseur. Il est préférable de faire l'hypothèse que le chant du poète et la pensée du penseur sont les troncs voisins de la poésie ou du poétiser. On aurait affaire alors, bien sûr, à une poésie fondamentale qu'il conviendrait de ne pas appeler « acte poétique » afin de ne pas risquer de déplacer indûment son niveau. Une poésie qui entretiendrait avec l'être, *dem Seyn*⁹, un rapport tout à fait original, un rapport qui permettrait aux deux troncs voisins d'accéder à la vérité de l'être. Si cette hypothèse n'est pas gratuite, elle pourra aider à la compréhension de deux autres textes cités et de beaucoup d'autres éventuellement. Pour le moment, il faut retenir que le chant du poète et la pensée du penseur se rassemblent, d'une part, dans la poésie. La poésie semble être le sol où s'enracinent ces troncs. Par ailleurs ces troncs sont présentés par le texte comme sortant de l'être : *Sie entwachsen dem Sein*. Ils sortent de l'être comme un arbre sort de la terre. La poésie ou le poétiser et l'être sont ainsi associés selon un mystérieux rapport où se fonde le voisinage du chant et de la pensée. Il faut noter également que le chant du poète et la pensée du penseur se rassemblent aussi dans la vérité de l'être où ils débouchent en parvenant à leur propre stature.

L'imagerie qui sous-tend ce texte est simple. C'est celle du trajet de croissance d'un arbre et, d'une façon générale, la

⁸ Cf. *Questions III*, « L'expérience de la pensée », Paris, Gallimard, p. 39.

⁹ Heidegger a de temps en temps écrit « Seyn » plutôt que « Sein » afin de souligner que le sens habituel de ce mot, ou mieux, que l'absence de sens de ce mot était remise en question.

figuration du développement de la nature au sens de la φύσις grecque : l'éclosion, le déploiement. Elle revient schématiquement à ceci :



La question qui reste posée est la suivante : Quel est au juste le rapport qu'il y a entre *Seyn* et *Dichten*, être et poétiser ?

À première vue le second texte ressemble beaucoup au premier. Mais lorsqu'on le compare à celui-ci en allant un peu dans le détail, naissent certaines difficultés.

Das dichtend Gesagte und denkend Gesagte sind niemals das gleiche. Le dit de poésie et le dit de pensée ne sont jamais de l'identique¹⁰.

Pour reprendre l'imagerie du texte précédent, on pourrait dire : comme deux troncs, autre est la poésie, autre est la pensée. Elles ne se confondent pas dans l'unité de l'unique ni de l'identique. Mais elles peuvent dire la même chose, quoique de manières différentes. Et ceci n'arrive que lorsque *die Kluft zwischen Dichten und Denken rein und entschieden klafft*, lorsque l'abîme, la fente, la crevasse entre poésie et pensée s'ouvre et demeure bien marquée.

La pensée et la poésie sont ici présentées comme les bords opposés d'un gouffre, c'est-à-dire dans un état de distinction non équivoque. Mais ces bords opposés sont rassemblés par leur séparation même, c'est-à-dire par ce à quoi renvoie la fente du gouffre et où elle cesse, c'est-à-dire le dessus du

¹⁰ La traduction d'André Préau dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, p. 163 : « Ce que dit le poète et ce que dit le penseur ne sont jamais identiques. »

gouffre qui est la clarté du ciel, sans doute, et le dessous qui est peut-être abîme. De toutes façons, le texte dit bien que lorsque la poésie et la pensée ne renoncent pas à leur distinction à l'instar des parois d'un gouffre qui demeurent résolument séparées l'une de l'autre, elles peuvent dire le même (*des selbe*), donc se retrouver ou communiquer dans leur dire. Quel est ce même, quelle est cette même chose que disent la poésie et la pensée lorsqu'elles sont résolument elles-mêmes ? Est-ce la même chose que ce dans quoi débouchaient le chant et la pensée suivant le premier texte, à savoir la vérité de l'être ? Il faudra revenir à ces questions plus loin.

Pour le moment, il faut noter que le couple « chant et pensée » a cédé la place à un autre : *das dichtend Gesagte und das denkend Gesagte*. La formule n'est nouvelle qu'en apparence. En effet, on trouve dans le texte précédent une expression similaire : *das denkende Dichten*, la poésie pensante. Il serait facile de lui forger son vis-à-vis normal « *das singende Dichten* », la poésie chantante, et on aurait alors un couple tout à fait analogue à celui dont fait état le second texte. La différence est qu'ici *Gesagte* remplace *Dichten*. Pourquoi ce changement ? Est-ce que *Dichten*, le poétiser, est équivalentement un dire ? Est-ce que le dit de poésie et le dit de pensée renvoient à un dit ou à un dire fondamental, tout comme la poésie chantante et la poésie pensante renvoyaient à un poétiser originaire dont elles constituaient les troncs voisins ? Ces questions invitent à passer au troisième texte cité, à la conférence de 1958.

On y lit que le plus ancien mot pour exprimer le dire est *Λόγος*. Heidegger traduit ce *Λόγος* par *die Sage*, qui est elle-même rendue ici par « la dictée »¹¹. Ce même mot *Λόγος* est aussi le mot pour l'être, c'est-à-dire la présence de ce qui est présent. Dire et être sont ainsi étroitement rassemblés. De plus, tout dire essentiel (*wesentliche Sagen*) est à l'écoute de cette appartenance réciproque de dire et

¹¹ Heidegger explicite en d'autres endroits ce qu'il faut entendre par Sage. Cette Sage comporte à la fois un dire, un dit et un à dire. C'est pourquoi « dictée » nous paraît le mot français le plus apte pour traduire Sage dans ce contexte. Cf. Fernand COUTURIER, *Monde et être chez Heidegger*, Les Presses de l'Université de Montréal, pp. 500-501.

être. La poésie et la pensée sont un dire essentiel, un dire insigne (*ausgezeichnete Sagen*), lorsqu'elles se livrent (*überantwortet*) à cette appartenance voilée de dire et être pour leur faire en quelque sorte réponse en écho. Ainsi la poésie et la pensée sont présentées ici comme un dire (*Sagen*) qui renvoie essentiellement à un dire fondamental (*Λόγος*, Sage) qui signifie aussi bien être (*Sein*). Ces rapports légitiment tout à fait les expressions *das dichtend Gesagte* et *das denkend Gesagte*, telles qu'on les trouve dans le texte précédent, et montrent à l'évidence le dire fondamental qui est à l'origine du dit de poésie et du dit de pensée.

L'imagerie offerte par les deux derniers textes réunis est somme toute assez semblable à celle du premier. Dans les deux cas, en effet, il y a un mouvement de bas en haut ou de haut en bas suggéré par les troncs ou par les parois du gouffre. Dans les deux cas poésie et pensée semblent avoir l'être pour fondement. Dans les deux cas également être est associé à autre chose au niveau même du fondement : *Dichten*, poétiser ou poésie et Sage, dictée ou dire. Dans les deux cas, enfin, poésie et pensée ont un achèvement commun. C'est la vérité de l'être dans le premier texte. Dans le second texte, ce point de rencontre s'appelle tout simplement « *das selbe* », le même. Comment comprendre ce même ? Quel est ce même qui est dit de façon différente par la poésie et la pensée ? On peut légitimement supposer que c'est encore la vérité de l'être. Mais cela n'est peut-être pas d'une aide considérable à la compréhension. Ce même peut-il s'explicitier davantage ?

Il est peut-être temps de mettre en relief la toute dernière phrase du second texte : *Es geschieht, so oft das Dichten ein hohes und das Denken ein tiefes ist*. Cela advient, c'est-à-dire la poésie et la pensée disent de manière différente le même, à chaque fois que la poésie est élevée et que la pensée est profonde. Étrange remarque. La comparaison des troncs qui s'élèvent à partir d'un même sol vers un azur commun amenait à imaginer la poésie et la pensée se mouvant toutes deux de bas en haut. Et voici que la compréhension immédiate est contrariée, invitée à se remettre en question et à se corriger. La vérité de l'être et le même, qu'il faut d'ailleurs se garder d'identifier trop hâtivement, est atteinte ou est dit

de manières différentes par la poésie et la pensée. La première est élevée (*ein hohes*), la seconde est profonde (*ein tiefes*). L'une et l'autre semble se situer aux deux extrêmes de la verticale. Ou bien peut-être faut-il expérimenter les limites de l'imagerie proposée ?

La poésie et la pensée se rejoignent dans un élément commun lorsqu'elles peuvent se différencier l'une de l'autre en se tenant dans leur caractéristique propre ou leur être authentique qui renvoie au haut et au profond. Le troisième texte pourrait bien comporter quelque indice sur ce qui détermine en propre la poésie et la pensée, même s'il semble au premier abord ne s'intéresser qu'à leur appartenance réciproque.

La fin du poème de Stefan George est une indication de la fin de la poésie : il faudrait renoncer à ce qu'il y ait quelque chose là où le mot ferait défaut. Le règne du mot, par ailleurs, éclate *blitzt auf*. Le mot s'instaure comme l'éclair : soudainement et dans le ciel, c'est-à-dire un haut. L'éclair fend le ciel et ouvre un espace où les choses peuvent apparaître dans leurs contours. L'éclair dans la nuit laisse apparaître un paysage de choses distinctes rassemblées selon des rapports de proximité ou d'éloignement. Le mot advient comme l'éclair en tant qu'il fait accéder la chose à son être de chose. Le texte de Heidegger poursuit en explicitant : « Le mot commence à éclairer comme le rassemblement qui amène le présent en tout premier lieu dans sa présence ». Le mot poétique serait-il le mot qui fend l'obscurité qui enveloppe les choses dont les mots nominateurs sont en perte d'éclat due à l'usure de l'emploi ? Ainsi le mot poétique serait haut, au-dessus des couches du sens obscurci.

Or une telle détermination de la nature du règne du mot est attribuée à la pensée : « *das so gedachte Walten des Wortes* ». Et cette pensée semble avoir cheminé vers l'origine en ce qu'elle déclare que le plus ancien mot pour ce règne du mot est un mot grec Λόγος, le dire qui, montrant l'étant dans son « il est », c'est-à-dire dans sa présence, le laisse apparaître. Et ce mot Λόγος, au niveau de l'origine, est aussi le mot pour être, c'est-à-dire la présence de ce qui est présent. Alors il apparaît que la pensée qui pense ainsi le règne du mot retourne vers l'origine. Le retour vers l'origine

est souvent perçu comme un retour en arrière dans le temps. Est-ce qu'il y a un rapport entre ce retour en arrière et la profondeur ? Si oui, on aurait ainsi sans doute une clef pour comprendre que la pensée, par opposition à la poésie, est profonde.

Il y a en effet un tel rapport. C'est que le retour vers l'origine tout en pouvant être conçu comme un retour en arrière dans le passé, peut aussi être compris comme un retour en arrière vers l'origine. L'avancée peut être figurée par un mouvement dans le temps, mais elle dit tout aussi bien un surgissement. Or un surgissement, tout en montrant un haut, renvoie vers une profondeur. Par exemple, le regard paléontologique qui fait à rebours le trajet du surgissement des êtres vivants, peut être perçu comme un retour en arrière dans le temps; mais il est tout autant un regard en profondeur. C'est ainsi que se comprend le thème du *Schritt zurück*, du « pas en arrière » qui revient fréquemment dans l'œuvre de Heidegger. *Den Schritt zurück aus der Philosophie in das Denken des Seyns dürfen wir wagen, sobald wir in der Herkunft des Denkens heimisch geworden sind*¹². Nous pouvons oser le pas en arrière de la philosophie dans la pensée de l'être, aussitôt que nous sommes devenus comme chez-nous dans la provenance de la pensée.

Ce « pas en arrière » de la philosophie a souvent été interprété comme un simple retour à la pensée des présocratiques. On s'est réclamé pour cela de certaines analyses heideggériennes de la philosophie qui font commencer celle-ci avec Platon. Et on n'a pas manqué alors d'assimiler ce « pas en arrière » à un retour à un certain primitivisme de la pensée dédaigneux du progrès de la civilisation. Mais ce genre d'interprétation paraît être la résultante d'un malentendu : celui qui confond l'origine, ou mieux, qui réduit l'origine au « début » conçu comme point identifiable dans le temps compris lui-même comme un écoulement linéaire. Il est vrai que la pensée heideggérienne est continuellement à la recherche du commencement de la philosophie, qu'elle essaye de déterminer comment a commencé la philosophie. Mais on pourrait tout aussi bien

¹² *Aus der Erfahrung des Denkens*, Pfullingen, Neske, p. 19.

dire qu'elle tente de préciser comment *commence* la philosophie à toute époque, à tout moment. Elle s'intéresse surtout de savoir comment advient maintenant ce type de pensée qu'est la philosophie ou la métaphysique. Autrement dit, l'origine de la philosophie est aussi actuelle aujourd'hui qu'au temps de Platon, et cette origine est également aussi actuelle que ses derniers développements tant au niveau de la cybernétique qu'à celui des raisonnements structuralistes ou des visées de la planification planétaire. Cette recherche de l'origine de la philosophie peut être représentée comme un mouvement en profondeur, une percée des couches sédimentées de la conceptualisation qui, par exemple, s'étagent, en allant vers le bas, de la notion d'auto-régulation en cybernétique jusqu'à l'idée de vérité comme ajustement.

L'identification de l'origine de la philosophie est l'identification des fondements de la philosophie. La pensée qui s'y adonne peut être caractérisée comme « profonde », « pour le fond », c'est-à-dire orientée vers le fond. C'est probablement ce que voulait dire Heidegger lorsque, dans le deuxième texte, il attribuait le qualificatif « profond » à la pensée afin de la distinguer de la poésie.

Mais ce n'est assurément pas assez dire. Car ce « pas en arrière » en profondeur vers l'origine de la philosophie ne pourrait bien être qu'une sorte de préambule de la pensée. Pourquoi ? Parce que la philosophie ou la métaphysique, à l'exception de quelques moments ou endroits particuliers, est marquée de fond en comble par un oubli du sens d'être, plus précisément d'une certaine inaptitude à thématiser la question du sens d'être d'une manière appropriée. Dans ce sens la philosophie peut devenir le signe d'autres tâches pour la pensée. D'où l'importance d'aller à l'origine de la philosophie, de déterminer au mieux la possibilité de pensée qu'elle a effectivement actualisée, de voir que la pensée sur le mode de la philosophie ou de la métaphysique n'épuise pas le possible de la pensée, et d'essayer de cheminer, enfin, selon d'autres possibles. Le pas en arrière de la philosophie, pour revenir au passage cité plus haut, est le préambule de la pensée de l'être. Dans un certain sens, la pensée de l'être serait la reprise, non pas la répétition, d'un projet manqué ou à tout le moins inachevé.

À l'origine de la poésie et de la pensée, il y a l'être associé à un dire fondamental. L'appartenance réciproque de l'être et du dire est reconnue par la pensée grecque d'avant Platon et affirmée dans le Λόγος. Mais comme il s'agit de l'origine de la pensée et de la poésie, cette appartenance peut être expérimentée en tout temps. Aussi bien faut-il mettre les analyses heideggériennes du rapport entre être, parole, pensée, tout autant au compte de cette expérience directe qu'à celui d'une interprétation de la pensée présocratique. Il n'y a peut-être du reste pas lieu de distinguer, surtout d'opposer cela; mais c'est une autre question.

La pensée est profonde quand elle parvient à l'origine de la philosophie et devient pensée de l'être. Qu'est la pensée de l'être ? Voilà ce qu'il faut essayer d'explicitier un peu pour pouvoir progresser. Car cela pourra sans aucun doute renseigner sur la poésie puisque tout comme la pensée elle surgit de l'être et atteint à sa vérité. Ici on fera bien d'avoir recours de nouveau au premier texte. On y lit effectivement : *Aber das denkende Dichten ist in der Wahrheit die Topologie des Seyns. Sie sagt diesem die Ortschaft seines Wesens.*

La poésie pensante est en vérité la topologie de l'être. On a reconnu plus haut que la poésie pensante est un autre nom pour le dit de pensée (*das denkend Gesagte*), ou la pensée (*das Denken*) tout simplement. La pensée est la topologie de l'être. Elle, c'est-à-dire la topologie, dit à celui-ci le lieu de son déploiement. Il faut souligner que le pronom « elle » renvoie à topologie et non à pensée, puisqu'en allemand le « sie » féminin ne saurait remplacer le neutre « *das denkende Dichten* ». L'ambiguïté n'existe qu'en français. La topologie de l'être, donc, dit quelque chose à l'être. C'est pensable puisque comme topologie elle est un logos, un dire. Elle dit à l'être son emplacement, son endroit. C'est encore normal puisqu'en tant que topologie elle est un dire du lieu. La pensée dit à l'être l'endroit de son déploiement.

Il faut s'étonner de l'utilisation du mot « déploiement » pour *Wesen*. *Wesen* veut dire habituellement « essence ». Mais Heidegger a l'habitude d'employer l'infinitif substantivé dans un sens verbal. Le mot et ce à quoi le mot renvoie retrouvent ainsi leur dynamisme. *Wesen* signifie essence, mais l'essence dans son être essence, c'est-à-dire dans le

déploiement même de son être essence. Ainsi la topologie de l'être dit à l'être le lieu ou l'emplacement du déploiement de son essence. L'essence de l'être, c'est-à-dire, ce qu'est l'être lui-même. Mais qu'est l'être ?

Être ne se pense pas seul. La métaphysique a habitude à opposer être et penser, être et devenir, être et apparence, être et devoir, etc. Descendu à l'origine de la philosophie ou de la métaphysique, il faut apprendre à penser en même temps être et penser. Il faut prendre au sérieux la parole de Parménide qui rassemble être et penser dans le même état de chose (*Sachverhalt*) : Τὸ γὰρ αὐτὸ νοεῖν ἐστίν τε καὶ εἶναι. Le même est penser et être. Penser et être s'appartiennent réciproquement. Ils constituent ensemble *un même* état de chose. Ce qui veut dire que être et penser ne sont pas deux choses distinctes, se suffisant à elles-mêmes, et qui entreraient en rapport après l'accès à leur être propre. Ceci veut dire qu'il n'y a pas d'être sans penser ni de penser sans être. Être est fondamentalement rapport au penser. Et comme être est aussi bien dire, ce rapport peut fort bien se comprendre comme une interpellation. Une interpellation qui réclame (*Anspruch*) et qui s'adresse à (*Zuspruch*). Elle réclame en tant qu'elle a besoin du penser et s'adresse à parce qu'elle est parole (*Spruch, Sprache*). L'être s'envoie ainsi à la pensée. Le penser, de son côté, peut alors être compris comme une réponse à ce dire, une réponse en écho; mieux : une correspondance (*Entsprechen*).

Ce rapport essentiel entre penser et être, sans lequel il n'y a ni penser ni être, est considéré par Heidegger comme constitutif de l'essence même de l'homme. Le propre de l'homme, c'est d'être cet espace ouvert par le rapport penser-être. Cet espace a parfois pour nom : *Mitte* : milieu. C'est-à-dire un lieu, et aussi bien un entre-deux. La pensée est la topologie de l'être. Ce dire du lieu, ce dire constitutif du lieu en tant qu'il établit un rapport, parle à l'être du hameau où il peut déployer son essence ou advenir. On traduit ici *Ortschaft* par hameau. Ce mot allemand est réservé pour l'endroit où les hommes habitent et demeurent, où ils sont chez eux. Hameau vient de Heim, qui signifie à la maison. Tout ceci insinue que l'être est chez soi, à la maison, chez l'homme. La pensée est la topologie de l'être. Elle dit à l'être que l'essence même de l'homme est le lieu de son déploiement.

Le premier texte dit que la poésie et la pensée s'enracinent dans l'être et surgissent de lui. L'explicitation que l'on vient de faire du rapport entre être et penser aide sans doute à comprendre en quoi consistent cet enracinement et ce surgissement, au moins pour la pensée. En est-il de même pour la poésie ?

Chose certaine, c'est que de cet enracinement commun dans l'être et son dire propre, poésie et pensée sont toutes deux marquées par une certaine passivité ou réceptivité. *Wir kommen nie zu Gedanken. Sie kommen zu uns*¹³. Nous n'allons jamais vers les pensées. Elles viennent à nous. Les pensées ne sont pas d'abord le résultat d'une activité pensante dont la subjectivité aurait la pleine initiative. Les pensées assaillent plutôt l'homme qui est dit penser authentiquement lorsqu'il correspond (*entspricht*) à ces pensées. Semblablement, la poésie est la nomination originelle des dieux. Mais le mot poétique reçoit son pouvoir de nommer, seulement lorsque les dieux eux-mêmes nous amènent au langage. Et comment parlent les dieux ? Selon le mot de Hölderlin, le langage des dieux est de tout temps celui des signaux (*Winke*). Or « le dire du poète est une réception de ces signaux pour les resigaler à son peuple »¹⁴. Le dire poétique est d'abord une réception. Une réception des signaux des dieux. Il faudrait établir le rapport qu'il y a dans l'œuvre de Heidegger entre les dieux et l'être, probablement en faisant intervenir la notion de monde. Mais cela n'est pas possible dans le cadre de cet article. Poésie et pensée sont donc marquées dans leur être même par une aptitude fondamentale à être interpellées. Elles sont selon une essentielle disponibilité.

Poésie et pensée atteignent toutes deux à la vérité de l'être, est-il dit dans le premier texte. Voilà encore un trait commun compréhensible par leur correspondance au dire de l'être. Qu'entendre par vérité dans ce contexte ? Rien d'autre que l'*ἀλθη* grecque : décèlement, dévoilement, non-dissimulation. La poésie et la pensée parviennent au décèlement de l'être, à son dévoilement, c'est-à-dire au

¹³ *Aus der Erfahrung des Denkens*, Pfullingen, Neske, p. 11.

¹⁴ *Erläuterung zu Hölderlins Dichtung*, Frankfurt-a.-Mains, Klostermann, pp. 42-43.

dévoilement qu'il est lui-même. Le dire fondamental de l'être s'achève dans le dire de la poésie et de la pensée. Le trajet de ces dire est le cheminement du mot. L'essence du mot est de dévoiler, et cette essence ne se réduit pas à l'expression. En effet, le mot a déjà présenté la chose comme chose avant d'arriver à l'expression (*das verborgene Wesen (verbal) des Wortes, das sagend unsichtbar und schon im Ungesprochenen das Ding als Ding uns darreicht*)¹⁵. Présenter la chose comme chose est probablement une tout autre affaire que la saisie représentative d'un objet. De plus, ce dévoilement de la chose dans son être même par le mot est une indication du lieu où il faut chercher l'essence du langage.

Poésie et pensée, c'était notre titre. Nous avons essayé de montrer le sens du « et ». Il synthétise une multiplicité de rapports. La poésie, en tant que poétiser fondamental, est à la base de la pensée. La pensée est rigoureusement le surgissement de ce poétiser. Par ailleurs, le dit de poésie, qui s'enracine aussi dans le poétiser fondamental, une fois parvenu à la vérité de l'être en tant qu'il fait accéder la chose à son être-chose, est inspiration pour la pensée : celle-ci peut et doit expliciter le cheminement originel du mot poétique nominateur et ainsi annoncer et déterminer l'essence du langage; et elle peut aussi s'adonner à l'explicitation du sens de l'être de la chose dont les contours ont été dévoilés par l'éclat du dire poétique.

Il se pourrait que la philosophie ou la pensée qui ignore la poésie ou se défend d'elle ne parvienne même pas aux confins de sa propre essence.

Université du Québec à Montréal

¹⁵ *Unterwegs zur Sprache*, (Das Wort), p. 236.